

Jean-Louis Crémieux-Brilhac

Prisonniers de la liberté

L'odyssée des 218 évadés par l'U. R. S. S.
1940-1941

... que les
... marine, comme
... vont progres-
... l'arsenal
... arriveront de
... et de plus
... soit par les
... Nord-Atlantique
... par celles du
... éan Indien, Mer
... course de vitesse
... entre l'arsenal
... britanniques et
... les usines alle-
... lites en Europe

... vivent se poser
... et l'Etat-Major
... fond, sans possi-
... dans l'im-
... celle de savoir
... la réussite de
... l'entrée des
... "guerre", ou main-
... cain dans l'état
... où l'a amené le

... Il ne semble pas
... et à se sacrifier
... et à entrer en
... ts-Unis. La désur-
... Hitler seul.

... ou en est-il
... atmoérisants

... Les agressions
... dans un court
... les bateaux
...éricain, peuvent
... les deux sens.

... qué que, dans le
... tement, Hitler
... le premier et
... de rappeler sa
... der dernier: " Si
... que avait-il alors

... sion aux Etats-
... nos tubes lance-
... élé." Le 20 mai
... eader, dans une
... de Domei, avait
... alogue. A quoi
... cette réserve?
... ou dernière
... chain discours du
... nous apportera
... à ces questions.

... TANT CONVOI
... ON PORT



... tains n'ont pas hésité à traverser à pied la frontière germano-russe, en plein hiver et au milieu de la neige, par un froid qui atteignait parfois 20 degrés au-dessous de zéro.

... Ils ont, pour la plupart, laissé femmes et enfants en France, et beaucoup sont, depuis plus d'une année, sans nouvelles de leurs familles. Tous brûlent de l'envie de reprendre la lutte contre les Allemands et de venger la défaite de la France.

... Ils ont tous des histoires étonnantes à raconter.

Evasions par trois

... Un lieutenant, banquier dans la vie civile, dont la femme et les enfants sont en France, fournit un exemple typique des aventures qu'ils ont vécues. Il se trouvait dans un camp de prisonniers où, déclare-t-il, il était d'usage de tenter de s'évader par groupe de trois. C'est donc avec deux camarades qu'il a tenté et réussi son évasion. Sa connaissance de la langue allemande lui a d'ailleurs rendu les choses plus faciles. De ses deux camarades, l'un parlait un peu d'allemand, l'autre n'en savait pas un mot.

... " Il nous a fallu environ deux ou trois mois pour rassembler l'argent et les vêtements nécessaires à notre

"MORT A DARLAN, le boche" lit-on sur les murs de France

... De la frontière française, 10 septembre. — La sédition croit rapidement en France si l'on en croit les dernières informations. A Chambéry, une affiche apposée dans les rues, portait cette énorme inscription: "Mort à Darlan, le boche." A Paris, rue Sedillot, une autre inscription déclarait: "Le cochon est à Berlin et la vache à Rome." Les Allemands tentèrent d'effacer l'inscription à l'aide de peinture grise. Mais lorsque le soleil luisait l'inscription réapparaissait et, malgré plusieurs couches de peinture, l'inscription restait toujours visible.

... Les officiers et les hommes entrant en France des camps de prisonniers en France des camps de prisonniers "anti-collaborationnistes" et leur influence se fera sentir.

... Les attaques allemandes contre

LES NAZIS EXECUTENT DEUX SYNDICALISTES NORVEGIENS

... L'agence norvégienne annonçait hier soir qu'un des chefs syndicalistes des plus connus, M. Vggr Hansteen, avait été exécuté dans l'après midi, après avoir été condamné à mort par une cour martiale.

... Un autre chef syndicaliste, M. Wietstrem a été condamné à mort et exécuté dans la soirée d'hier.

... Cette cour martiale avait condamné également d'autres syndicalistes norvégiens à de lourdes peines d'emprisonnement. — (d'après Reuter.)

La propagande de la France Libre en Somalie française

... Nairobi, 10 septembre. — Des milliers d'exemplaires du journal

... "Le journal de la France Libre" ont été distribués en Afrique orientale, sont répandus régulièrement en Somalie française par des aviateurs des Forces Françaises Libres. Ceux-ci essuient, d'ailleurs en chacun de leurs vols, le feu intense des batteries anti-

... Il semble en t
... mands soient s
... pès de la menac
... née du maréc
... La gauche des
... La contre-atta
... Russes dans la
... s'est transformé
... Du côté allem
... pas que les s
... grandes, sur le p
... on les attribue
... leurs troupes e
... tie du matériel
... Léninegrad.

... La nuit derni
... allemande reco
... mière fois que
... d'une violence
... nord-est de Sm
... En réalité, tes
... taille qui se M
... dépend, d'une p
... résistance russ
... et des contre-
... centre du fron

LES OP

... Tandis que,
... de l'immense fr
... et Odessa conti
... assauts de P
... attaques sur la
... blent avoir pris
... table contre of
... tion personnelle
... shenko.

Attaques en

... Le bruit cou
... Russes, après
... auraient occupé
... parole de M
... d'infirmier ou c
... ajoutant toute
... la réponse en V

... Il est certai
... réconfortant,
... mesure de con
... On peut jus
... l'offensive des
... que la poussée
... brisée et que T
... l'ennemi sur
... 25 km.

Lourdes pe

... La 29ème div
... d'y être ann
... constances sur
... un message
... Tass:

... "Au cours
... Gomet. Nos
... vigoureux occ
... une série de co
... division. Nos
... tanks, 6 chars
... camions et des

Témoins. Gallimard

Collection Témoins

JEAN-LOUIS CRÉMIEUX-BRILHAC

PRISONNIERS
DE LA LIBERTÉ

L'odyssée des 218 évadés par l'U.R.S.S.
1940-1941

Illustrations de Louis Mittelberg

nrf

GALLIMARD

Éditions Gallimard, 2004.

REMERCIEMENTS

C'est d'abord au grand artiste que fut Louis Mittelberg que va ma gratitude. Il a disparu avant d'avoir pu lire ces pages. Il avait été, comme moi, acteur et témoin des événements que retrace le livre. Il les a relatés par l'image. Les illustrations de ce livre lui sont dues. Deux d'entre elles, inédites, ont été réalisées d'après nature dès 1941 ; les autres ont été exécutées à Londres en 1942, pour accompagner le premier récit publié de nos évasions.

Ma reconnaissance va aussi à mes autres camarades de Russie ou à leurs familles qui m'ont communiqué soit un Journal de guerre inédit, soit des documents d'époque : Barthélémy Borelly, Raymond Gislette, Jean Heurgon, Raymond Meyer, Louis Monnot, Joseph Tassi, Philippe Valat, André Verrier, Mmes Pierre Boutoule et Pierre Rateau, les fils de Christophe Janik. Elle va à Maurice Cornilliet, mon compagnon de la prison Boutyrki et des débuts d'internement à Kozielsk, qui a confronté ses souvenirs aux miens avec une même exigence critique. Elle s'étend à Loïc Bieuzen, auteur de l'étude de 1989-1991 sur l'odyssée des évadés par l'U.R.S.S., qui m'a fait profiter des précieux témoignages qu'il avait recueillis.

J'ai une dette particulière envers ceux et celles auxquels je dois la communication des documents soviétiques sans lesquels je n'aurais pas écrit ce livre : d'une part M. Vladislav Smirnov, professeur à l'université Lomonosov de Moscou, et Mme Natalia Lebedeva, historienne à cette même université, d'autre part, Régis Baty, Stéphane Courtois, Philippe Robrieux, Olivia Gomolinski, Sylvain Boulouque et, à Moscou, Marina Smolina, conservatrice aux Archives politiques et sociales de la fédération de Russie (RGASPI). Je les en remercie chaleureusement.

Je tiens à leur associer Michèle Kahn qui m'a souvent éclairé dans l'exploitation de ces documents, ainsi qu'Ève Beck et Tatiana Romon qui en ont assuré la traduction.

Que trouvent ici mes plus vifs remerciements tous ceux et celles qui m'ont apporté leur aide en facilitant mes recherches, certains même en

y contribuant : Mme Paule René-Bazin, conservatrice générale du Patrimoine, Jean Astruc, Agnès Lavagna et Guillaume Papazoglou, conservateurs des bibliothèques de l'I.H.T.P., de la Documentation française et de la fondation Charles-de-Gaulle, dont l'inépuisable bienveillance m'a épargné des heures de déplacements ou de recherches, Laurent Douzou et Virginie Sansico à Lyon, Franck Liaigre à Nantes, Marcelle Adamson à Londres.

Je veux, enfin, dire ma gratitude à Jean-Pierre Azéma et à Jacqueline Eichart qui ont amicalement encouragé mes ébauches de rédaction, ainsi qu'à Raymond Pinçon, qui m'a prêté le concours de sa compétence et de sa sagacité pour la mise au point du manuscrit.

Introduction

« *S'ils* nous avaient traités autrement, nous aurions pu former une compagnie de chars sur le front russe, une compagnie française sous le commandement du capitaine Billotte », me disait, l'an dernier, peu avant de mourir, notre camarade Borelly. « Mais nous ne serions probablement plus là pour le raconter... »

Ils, c'étaient les Soviétiques. Borelly avait été l'un des deux cent dix-huit militaires français qui, prisonniers de guerre en Allemagne en juin 1940, s'évadèrent en U.R.S.S., et l'un des cent quatre-vingt-six qui choisirent, dès qu'ils le purent, dans l'été de 1941, de rallier de Gaulle. Lui, qui, à vingt ans, avait participé aux grèves de 1936 à l'arsenal de Toulon et qui croyait à un socialisme à visage humain, ne gardait, soixante ans plus tard, de son expérience de l'U.R.S.S. qu'une image de prisons et d'iniquité, d'admiration pour le courage des Soviétiques et d'horreur pour « le système ».

Ce sont les aventures et mésaventures de ces Français, puis leurs divisions et leurs engagements que je raconte ici : rien qu'un épisode minime, mais singulier, de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Singulier par le choix de l'Union soviétique pour terre d'accueil et par le petit nombre de ceux qui, en le faisant, bravèrent l'interdit ou surmontèrent leurs craintes. Singulier par l'expérience que nous avons eue de l'U.R.S.S., où nous n'avons pas connu un jour de liberté. Singulier par les formidables performances d'énergie, d'endurance individuelle ou d'astuce de certaines évasions, puis par les péripiéties d'une équipée collective qui fut plus d'une fois

celle de la fureur. Singulier par la reconstitution d'une communauté française au cœur de la Russie profonde, une communauté en proie à l'extraordinaire confusionnisme d'illusions produit par le pétainisme, d'un côté, par le communisme, de l'autre, mais une communauté d'insoumis, de sorte que l'acharnement dans l'insoumission pourrait bien être, des stalags et des oflags aux combats de la Libération, le fil conducteur de ce livre. Singulier, enfin, par le cheminement qui, en l'espace d'un an, transforma un groupe de Français, de Français comme les autres, qui s'étaient pour la plupart évadés afin de rentrer au pays, en une cohorte de volontaires convaincus d'être porteurs d'une mission et dont, pour certains, les hauts faits ou le sacrifice sont inscrits au livre d'or de la France Libre.

Ce récit, je n'aurais pas songé à l'entreprendre si, étant l'un des derniers survivants de l'aventure, je n'avais cru le devoir à mes camarades. J'avais écrit jadis, sur l'initiative du commandant et futur général Pierre Billotte, une relation de la captivité en Allemagne et des évasions par la Russie qui avait paru d'abord en feuilleton en 1942 dans l'hebdomadaire londonien de la France Libre, *La Marseillaise*. Respectueux des contraintes de guerre, j'y avais toutefois escamoté les dissensions franco-françaises de notre groupe et les péripéties de notre séjour en U.R.S.S.¹. Quarante ans plus tard, en 1991, un étudiant de l'université d'Orléans-La Source, Loïc Bieuzen, a consacré aux prisonniers de guerre évadés par l'U.R.S.S. un remarquable mémoire de maîtrise sous la direction de notre meilleur historien de la captivité de guerre, le professeur Yves Durand. Entre-temps, les généraux Billotte, de Boissieu, Branet et notre camarade Valat avaient relaté dans leurs Mémoires leurs souvenirs de captivité en Russie. Y avait-il besoin d'en dire plus ?

Trois événements fortuits m'y ont décidé. Ce fut d'abord la demande de mon petit-fils Éric, qui voulait en savoir davantage et la pression imprévue, insistante, de Mme Jeannine Verdès-Leroux, directeur de recherche au C.N.R.S., qui tenait à voir rappeler la conscience que certains Français eurent de la

1. Le récit n'en avait pas moins été jugé par André Marty attentatoire à l'Union soviétique et dénoncé par lui au Komintern.

France dans les drames du xx^e siècle. Ce fut, en second lieu, la résurgence de trois cahiers depuis longtemps disparus qui contenaient les notes que j'avais pu crayonner entre mars et août 1941 dans les camps soviétiques : une chronologie si elliptique qu'un bon nombre des faits mentionnés n'évoquent plus rien dans mon souvenir, des annotations sur l'U.R.S.S. et, surtout, le récit fait à chaud, quelquefois en style direct, d'une trentaine d'évasions. Sur ces entrefaites, élément décisif, est intervenue l'ouverture partielle des archives soviétiques.

Ces apports documentaires, qu'un tel espace de temps séparait des événements, m'ont conduit à tenter de traiter à la façon d'un historien ce qui pouvait n'être qu'une tranche d'autobiographie. Mélange périlleux des genres, aggravé par la gageure de relater en termes dépassionnés des faits qui furent brûlants de passion !

Ajuster les souvenirs et les documents a été une épreuve. Elle m'a remis en présence du jeune homme que j'avais été. Elle m'a remis sous les yeux l'accumulation d'atrocités qui avaient été, à travers l'Europe orientale, si proches de nous sans que, bien souvent, nous les ayons connues. Elle m'a contraint de réviser le récit collectif que nous avons plus ou moins consciemment ou complaisamment tissé autour de ce morceau de notre passé et d'en combler les vides. *Last, but not least*, elle m'a révélé un volet insoupçonné de l'activité du Komintern en guerre, du N.K.V.D. (prédécesseur du K.G.B.), ainsi que d'une poignée de communistes français en Russie.

Tragédies, atrocités ? Un groupe de militaires français qui croyaient avoir reconquis la liberté se retrouve en 1940-1941 dans l'antichambre du goulag. Nous avons connu l'abomination des prisons soviétiques, non seulement celles de la Lituanie et des provinces polonaises récemment annexées, alors en pleine phase d'épuration et de dékoulakisation, mais aussi le régime de croisière de ces bastions du régime qu'étaient les forteresses-prisons de Minsk, Smolensk et Moscou. Nous avons entrevu le calvaire des Polonais sous le joug et celui des militaires polonais emprisonnés ou internés en U.R.S.S. ; certains d'entre nous en ont été les confidents. Puis, d'année en année, nous avons découvert que nous avons frôlé aussi quelques autres des pires drames de ce temps, ou qu'ils nous avaient

contournés. Les lieux des crimes nous sont familiers. Kaunas, où, quatre mois après la fuite devant la Wehrmacht du dernier carré d'évadés français qui y avaient été emprisonnés comme je l'avais été, Litvaniens et Allemands, de concert, enfermaient les juifs dans un ghetto et inauguraient, les 28 et 29 octobre 1941, les grands pogroms de la guerre en massacrant plus de 9 000 hommes, femmes, vieillards et enfants¹. Toujours en 1941, Lomza et les villages voisins d'une Pologne occupée successivement par les Russes, puis les Allemands, et dont certains d'entre nous venaient à peine de quitter les cachots et les caves-prisons, voyaient d'autres pogroms, accomplis, ceux-là, par des Polonais, ensanglanter les *shtetl* comme une revanche abjecte sur les exactions soviétiques. À la prison Loubianka de Moscou, que j'ai traversée et où six, au moins, des nôtres ont subi une trop longue angoisse, nous savions qu'avaient été exécutées les illustres victimes des procès de 1937-1938. Mais nous ne soupçonnions pas que, du camp de Kozielsk, où nous avons passé le printemps de 1941, étaient partis pour la mort, moins d'un an plus tôt, deux mille des officiers polonais dont les corps furent retrouvés dans la glaise de Katyn. Pas plus que nous ne soupçonnions que l'officier avec lequel nous avions traité à ce même camp de Kozielsk avait été et allait être un bourreau de premier rang.

Vérité d'une aventure collective greffée sur deux cents aventures individuelles? La majorité des évadés français se sont révoltés contre un pouvoir qui les tenait à sa merci. Ce pouvoir, nous avons prétendu l'affronter avec une présomption digne de quelque nouveau Tintin au pays des soviets. Pourtant, l'étude des archives soviétiques oblige à reconnaître que, pendant au moins une partie de notre séjour sur son sol, le gouvernement de Moscou a fait bénéficier les prisonniers de guerre occidentaux évadés — français, anglais et belges — d'un traitement exceptionnellement privilégié, au point de tolérer de leur part ce qu'il n'aurait jamais admis de citoyens soviétiques.

Pourquoi donc avoir traîné collectivement une si longue rancune? Des facteurs divers se sont conjugués. Des facteurs

1. C'est, de même, à Kaunas, au fort IX, que furent assassinés par les Allemands les centaines de juifs du convoi 73, parti le 13 mai 1944 de Drancy.

politiques : les anticommunistes fonciers y ont trouvé une justification supplémentaire de leur hostilité ; les indécis et un bon nombre de sympathisants du Front populaire de 1936 ont ressenti amèrement la contradiction entre l'idéal d'une société libérée et la réalité du système concentrationnaire. Le régime ignominieux, infligé, fût-ce pour un temps, à des militaires qui croyaient avoir payé assez cher leur liberté, les basses pratiques policières, le soupçon d'espionnage dont ils furent l'objet, leur isolement au secret pendant dix mois pour les premiers évadés expliquent les révoltes et les amertumes tenaces. Enfin, révélation plus choquante que toute autre, nous avons dû prendre conscience que le motif d'une détention qui pouvait durer indéfiniment était la bonne entente germano-soviétique. L'immense majorité de notre groupe, staliniens mis à part, n'a pas digéré d'être le jouet de cette *Realpolitik*.

Je me suis efforcé de retracer avec rigueur la suite des événements en essayant de n'affirmer rien qui ne soit étayé par des documents ou des écrits d'époque et en mettant constamment en rapport, sur la base de sources incontestées, les réactions des évadés et celles des Soviétiques. J'ai tenté de donner une cohérence au disparate des événements et des destins. Après soixante ans écoulés, j'estime que le temps était venu de tout mettre à plat.

J'ai eu en outre à cœur de mettre en évidence deux aspects de cette étrange aventure collective.

Les évadés, à mesure qu'ils ont été regroupés, ont constitué un microcosme. Si éloignés et si mal informés de la France que nous ayons été, ce microcosme n'en a pas moins reflété, à sa façon, la crise de la conscience française. Les documents qu'on trouvera ici font des soubresauts et des déchirements de notre mini-collectivité un témoignage hors normes, même s'il rapporte parfois des querelles d'arrière-cuisine, un témoignage qu'il faut bien qualifier de dramatique, puisqu'il eut pour conclusion, quand s'ouvrit notre « huis-clos », l'éclatement de cette collectivité, 186 d'entre nous optant pour les Forces Françaises Libres et 32 restant au service de l'U.R.S.S. J'ai voulu retracer le cheminement idéologique, la maturation psychologique et le parcours vécu des deux fractions, dans la phase d'internement d'abord, puis après leur dispersion. Ce

cheminement est moins bien connu qu'on ne pourrait le croire dans le cas des Français Libres, mis à part les plus éminents d'entre eux, les futurs généraux Billotte, de Boissieu et Branet. Dans le cas de la minorité prise en charge par le Komintern, le secret a été maintenu plus d'un demi-siècle. Les documents soviétiques apportent enfin à ce sujet d'étonnantes révélations, non seulement sur l'évolution de la politique de l'U.R.S.S. à l'égard des gaullistes, mais sur la façon dont on formait au fond de la Bachkirie, dans les années 1941-1943, des soldats convaincus de leur devoir, des agents secrets et de futurs propagandistes pour les partis communistes d'Europe occidentale.

Une seconde visée de ce récit est de donner un aperçu — si particulier soit-il — des fluctuations, des formes et des modes d'expression du patriotisme français durant la Seconde Guerre mondiale. Je ne peux pas détacher notre aventure russe de l'interrogation qui hantait André Malraux au spectacle de « la consommation résignée » de ses compagnons prisonniers de guerre de juin 1940 : « De jour perdu en jour perdu », écrivait-il dans *Les Noyers de l'Altenburg*, « m'obsède le mystère qui n'oppose pas, mais relie par un chemin effacé la part informe de mes compagnons à la part victorieuse du seul animal qui sache qu'il doit mourir ».

Peut-être cette aventure et ce livre apportent-ils une réponse — partielle et contingente — à son interrogation : une grande épreuve et une grande cause font se révéler des hommes. Et l'héroïsme dont ont fait preuve tant d'évadés d'Allemagne par la Russie, quelques-uns mus par une foi communiste qui retrouva l'ardeur jacobine à la faveur du détour soviétique, la grande majorité dans les rangs des Français Libres, rend la réponse plus frappante. Encore faut-il ajouter pour ces derniers que l'exaltation du patriotisme et l'engagement sans limites ne se comprendraient pas si l'on ne se représentait ce que fut, au temps de la pire déchéance de notre pays, l'esprit de la France Libre, assumption de quelques-uns pour le salut de tous dans une longue histoire nationale de lumière et de deuils.

Avertissement

Tous les passages, phrases ou mots isolés qui sont imprimés en italique sans mention de source, mis à part les mots russes, sont extraits de documents d'époque, documents soviétiques de 1941-1943, extraits de mes cahiers ou annotations d'évadés remontant aux années 1941-1942.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES D'ARCHIVES

Moscou, Archives militaires russes d'État (RGVA), documents de la direction du N.K.V.D. pour les prisonniers de guerre et les détenus des camps, fonds I/P.

Moscou, Archives sociales et politiques de la Fédération de Russie (RGASPI), fonds 517 (documents concernant le P.C.F.), opus 1, dossiers 1936, 1947 et 1954 ; fonds 495 (CEIC), inventaire 270 des membres du P.C.F. ; fonds 46, opus 77, dossier 31.

Londres, Public Record Office (PRO), série FO 371/28568.

II. SOURCES LITTÉRAIRES

Loïc BIEUZEN, *Les Prisonniers de guerre français évadés par l'URSS (1940-1941)*, mémoire de maîtrise Histoire contemporaine, Faculté de sciences humaines d'Orléans, année universitaire 1990-1991, 3 volumes multi-graphiés.

Natalia S. LEBEDEVVA, « Les militaires français dans les camps du N.K.V.D. en 1940-1941, d'après des archives soviétiques autrefois secrètes », article en russe publié dans *Rossia i Francia*, XVIII-XX, Vicka, Moscou, Éd. Naouka, 1995.

III. MÉMOIRES DE GUERRE DES ÉVADÉS ET DOCUMENTS D'ÉPOQUE

Ouvrages publiés

Pierre BILLOTTE, *Le Temps des armes*, Paris, Plon, 1972.

Général de BOISSIEU, *Pour combattre avec de Gaulle*, Paris, Plon, 1981.

Jacques BRANET, *L'Escadron*, Paris, Flammarion, 1968.

Jean BRILHAC, *Retour par l'URSS, récits d'évasions*, Paris, Calmann-Lévy, 1945
(textes parus en feuilleton dans *La Marseillaise* de Londres en 1942-1943).

Frank VALAT, *Les Labyrinthes de la liberté*, Paris, Collection Liberté-Mémoire, Kiron, Éditions du Félin, 2000.

Inédits

Mémoires ou souvenirs de guerre de Raymond Gislette, Jean Heurgon

Vincent Lloret, Louis Monnot, Joseph Tassi (« *Si longue fut la route* »).

Documents communiqués par Albert Amelin, Raymond Meyer, André Verrier, par Mmes Pierre Boutoule et Pierre Rateau et par les fils de Christophe Janik.

« Mémoires de guerre » et interview de Daniel Georges par Loïc Bieuzen (10 février 1989).

Prologue

L'énergie, le hasard, la chance

Pourquoi commencer par Clastère? Peut-être à cause de ses premiers mots lors de notre première rencontre, dans la cellule 45 de la prison Boutyrki : «T'es Parisien? Tu te rappelles dans *Pépé le Moko* quand Jean Gabin dit à Mireille Balin : "Tu sens le métro." Qu'est-ce que je donnerais pour la sentir, l'odeur du métro!»

Le plus costaud de notre groupe et le plus grand gueulard malgré sa voix éraillée, il avait été le héros d'une évasion spectaculaire. Il était plus âgé que Joriot et moi — trente-deux ans —, une carrure puissante d'ancien garçon boucher et d'ancien lutteur de catch fier d'être un mâle sinon un caïd, brave copain, au demeurant, et respectueux des hiérarchies. Un gars d'entre Pigalle et Barbès, au temps où le boulevard était encore bon enfant, qui avait la gouaille parigote et pratiquait avec fantaisie la langue verte. À Mitchourine, comme il était penché à une fenêtre et qu'un aspirant à qui le liait une longue communauté de prison lui avait donné une grande claque d'amitié sur les fesses, il se redressa comme un cobra : «Ah non! Pas sur les miches, mon lieutenant!»

Il était arrivé le 2 août 1940 avec une cinquantaine de prisonniers français à un camp de travail situé à Insterhof, au cœur de la Prusse orientale sur la grande ligne ouest-est Königsberg-Kaunas-Vilna¹. Depuis l'occupation par l'Armée rouge des pays Baltes et de la moitié de la Pologne, un demi-cercle de ter-

1. Insterhof, à vingt kilomètres à l'ouest de l'ancienne Insterburg, aujourd'hui Tcherniakhovsk. Königsberg, aujourd'hui Kaliningrad. Voir pp. 24-25.

Francine devaient aller à Lyon afin de prendre contact, et moi à Toulouse. Dans le train qui m'amenait, la discussion était très animée. Les usines Renault à Boulogne-Billancourt avaient été bombardées dans la nuit. Nous étions le 4 mars 1942.

— *Alors c'était pour vous l'introduction à un nouveau combat ?*

Oui, nous retrouvions le sol de France, nos compatriotes, un langage qui était le nôtre, que nous avons cessé d'entendre depuis un certain temps.

Citoyens du monde et communistes lancés dans une grande aventure, nous avons durant ce temps été témoins, sans mission, dans le grand combat contre l'hitlérisme.

Maintenant, je prenais ma place en première ligne avec l'impression de vivre un moment exceptionnel de notre histoire.

*Montreuil, le 28 septembre 1987,
Daniel Georges.*

8. LETTRE D'ANDRÉ MARTY AUX FRANÇAIS DE KOUCHNARENKOVO

Moscou, le 23 septembre 1942*

Au camarade Reclus
Pour le groupe français

Chers camarades,

Une occasion m'est donnée de vous écrire directement. Sans doute cette lettre sera-t-elle la dernière qui vous touchera à l'école. À ce qui m'a été dit, en effet, vos cours doivent être achevés le 15 octobre. C'est donc vers cette date que vous recevrez la nouvelle destination que va décider le Parti.

C'est à une heure tragique que vous allez reprendre la lutte. Car, vous le savez, en ce moment se décide notre sort à tous, le sort même de la nation française. C'est à une heure où le peuple de France commence à faire sentir sa force que vous allez entrer dans la lutte. Les brutalités, les horreurs qui ont précédé l'anniversaire de Valmy le soulignent avec éclat. Il n'a pas suffi aux hitlériens et à Laval d'assassiner 116 nouveaux otages à Paris, de déporter de nouveaux milliers de Parisiens après ceux de Lille, du Pas-de-Calais, de Rouen, de Vire, de Caen, de Saint-Nazaire, de Nantes, de Paris. Il a fallu que les brutes allemandes consignent à leur domicile, arrêtent pendant deux jours les 8 millions d'habitants de Paris, de la Seine, de la Seine-et-Marne et de la Seine-et-Oise. Quel aveu ! Car ainsi, les troupes allemandes et les SS ne suffisent pas à maîtriser le peuple, même avec l'aide des mouchards du traître de Bussières et des polices de Paris, même avec les gardes mobiles relâchés par Hitler des stalags pour cette œuvre ignoble, même avec l'appui des SOL [membres du Service d'ordre légionnaire] de Laval, et des tueurs doriotistes. Quel aveu de la puissance du peuple français. Ils n'ont plus d'autre ressource

* RGASPI, fonds 517, op. 1, dossier 1936, f° 102.